
NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

LE GÉNÉRAL HABERT

P R É F A C E

Le général Habert, à qui cette notice est consacrée, a été porté dans la carrière militaire par les circonstances dans lesquelles il a vécu. Une multitude de jeunes gens de son âge ont dû prendre les armes pour défendre la France attaquée, les uns par enthousiasme pour les principes de la Révolution et par patriotisme, les autres par contrainte; chacun selon son tempérament, et tous par devoir. Chaque génération doit pourvoir aux besoins de son époque, et celles des temps de révolutions et de guerres ont de rudes travaux à accomplir. Heureuses les nations qui, dans ces temps critiques, possèdent des hommes éminents pour les diriger; elles assurent leur indépendance et leur dignité, et laissent à leurs enfants la paix et l'honneur. Mais malheur aux peuples qui, dans de telles circonstances, sont dépourvus d'hommes supérieurs; ils sont vaincus, subjugués, démembrés, selon les intérêts du vainqueur; ils marchent à grands pas à leur décadence et à leur mort comme nations libres et indépendantes. La France a éprouvé ces alternatives de générations fortes et faibles, de grandeur et de décadence. Sous le règne de Louis XIV, la nature, généreuse, a enfanté une foule d'hommes illustres dans tous les genres: guerriers, hommes d'Etat, diplomates, administrateurs, orateurs, poètes, peintres, architectes, etc.

La France était alors la première nation de l'Europe ; elle en était l'honneur et éclairait les autres de l'éclat de sa gloire. Ces grands hommes, nés sous Louis XIII, étaient parvenus à l'âge viril sous son jeune fils, qui sut les employer à propos et mettre chacun à sa place, et procurer à son pays une gloire impérissable. Cette forte génération descendit dans la tombe avant le grand Roi, et ne fut pas remplacée par des hommes de même valeur ; la France perdit alors de son prestige. Le règne suivant fut stérile en hommes supérieurs dans la guerre, la politique et l'administration ; il produisit des philosophes qui, par leurs doctrines, ébranlèrent la vieille société et préparèrent sa ruine, qui fut consommée par la génération suivante.

Dans la seconde moitié du xviii^e siècle, il naissait, dans les rangs obscurs de la société, des hommes supérieurs qui, s'y étant préparés par l'étude, prirent en main la direction des affaires publiques pendant notre grande Révolution et élevèrent momentanément la France à un degré de grandeur exagérée qu'elle ne pouvait pas conserver.

Ce n'est pas seulement dans la guerre qu'ils s'illustrèrent, mais encore dans les sciences et les arts : les mathématiques, l'astronomie, la chimie, la physique, les sciences naturelles dans toutes leurs branches, la législation, la peinture, etc. Tandis que nos armées domptaient l'Europe, nos savants l'éclairaient. A la tête de ces illustrations brillait, comme un météore lumineux, un homme extraordinaire dont la nature est avare, et dont elle ne fait présent à la terre qu'une fois à peine en huit ou dix siècles, et c'est toujours pour le malheur de la nation qui le produit. Il l'épuise et la fatigue dans l'exécution de ses entreprises gigantesques, et la laisse affaiblie et démoralisée, incapable de se relever de longtemps. On dirait que la nature a besoin de se reposer après le violent effort qu'elle vient de faire. Et si, dans ce temps d'atonie, elle est attaquée par un ennemi en apparence moins puissant qu'elle, elle ne trouve plus d'hommes capables de commander et de

la défendre. Qu'est devenue la Macédoine et même la Grèce après Alexandre ? qu'est devenue la Suède après Gustave-Adolphe et Charles XII ? l'Espagne après Charles-Quint ? et que devient la France après Napoléon ? Ces nations ne se sont jamais relevées et ont marché plus ou moins rapidement à leur décadence.

Pour qu'un peuple se relève après de grands désastres, il faut qu'il ne perde pas courage, qu'il ne s'abandonne pas, qu'il ait confiance dans l'avenir de sa fortune ; il faut qu'il étudie les causes de ses revers pour les faire disparaître, les fautes qu'il a commises pour n'y pas retomber, et encore les causes des succès de ses ennemis pour les conjurer et s'approprier ses moyens d'attaque ; il doit encore se livrer avec ardeur à l'étude de toutes les sciences sérieuses qui fortifient l'esprit et élèvent le cœur, et surtout des sciences militaires, qui font la force des armées et la sécurité de la société ; mais sur toute chose il faut que les citoyens soient unis de cœur, de sentiment et d'esprit dans l'amour de la patrie et dans le désir de son triomphe, et qu'ils sachent attendre avec prudence et patience le moment favorable pour agir et réparer leurs pertes ; avec de telles vertus, un peuple peut essuyer des revers, mais il n'est jamais vaincu.

Le général Habert a fait partie de cette forte génération qui a pris les armes en 1792, et qui ne les a déposées, en 1815, qu'après son épuisement presque total. Il s'est élevé, par son courage et ses talents, à l'un des plus hauts grades de l'armée, et après avoir contribué à la grandeur et à la gloire de son pays, par ses exploits, et lutté jusqu'au dernier moment dans ses revers, il est venu terminer ses jours dans le village de Montréal, peu éloigné de sa ville natale.

Pour raconter la part que le général Habert a prise aux grandes guerres de la première Révolution et du premier Empire, j'ai à ma disposition la notice, malheureusement trop succincte, rédigée par lui-même pour la *Nouvelle Biographie*

des Contemporains, laquelle lui a été demandée par les auteurs de cet ouvrage. Elle est insérée dans le neuvième volume, et comprend toute sa vie publique ; je l'ai conservée intégralement, et j'en ai scrupuleusement respecté le texte. Quant à la vie privée du général, pendant son séjour à Montréal, M. Fevre, son neveu, maire d'Avallon et membre du conseil général de l'Yonne, a eu la complaisance de me donner quelques détails que son extrême jeunesse, à cette époque, ne lui a pas permis de rendre aussi complets et aussi étendus que je l'aurais désiré. Il a copié à Montréal la notice biographique dont on vient de parler, ce qui en garantit l'authenticité. M. F. Garnier, de Marmeaux, m'a fourni de précieux détails sur la vie que le général menait dans la retraite. Quoique jeune alors, M. Garnier était secrétaire de la sous-préfecture d'Avallon, et lié avec M. Richard, avocat, chargé des affaires du général, et avec toute la bonne bourgeoisie de la ville, fidèle aux idées libérales. Il avait l'honneur, m'a-t-il dit, d'être admis chez l'hôte illustre de Montréal, et de le voir au milieu de sa famille, dont il a connu presque tous les membres. M. Lechère, ancien percepteur à Montréal, dont la propriété touchait à celle du général, et qui, par sa position de voisin et de percepteur, avait des relations assez fréquentes avec lui, m'a donné quelques détails, principalement sur la modicité de sa fortune. Enfin, M^{me} la baronne Habert, veuve du général, a eu la complaisance de me donner, par écrit et de vive voix, des détails qui ont confirmé ceux que j'avais recueillis et d'autres que j'ignorais ¹. C'est avec ces documents que je vais essayer d'esquisser une biographie succincte du général Habert, surnommé, dans l'armée d'Espagne, *le brave des braves*.

¹ M^{me} la baronne Habert, âgée de 75 ans en 1859, habite Paris pendant l'été, chez sa fille aînée, M^{me} Herbelin, et Draguignan pendant l'hiver, chez sa fille cadette, M^{me} Col.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Le général Habert est né à Avallon, département de l'Yonne, le 22 décembre 1773. Son père était libraire dans la Grande Rue, et tenait un fort petit magasin, où il réunissait des livres à l'usage du collège, des livres de dévotion, des fournitures de bureaux et d'autres menus objets se rattachant à son industrie et qu'il pouvait débiter dans une petite ville de province peu adonnée aux sciences et aux lettres. Le jeune Habert fit ses études au collège de sa ville natale et, par son heureux naturel, son application et sa vive intelligence, il les acheva promptement, car à l'âge de seize ans et demi, il les avait terminées avec succès. Les études d'alors consistaient à apprendre le latin, à faire ce qu'on appelait sa réthorique et une classe de philosophie. Le jeune élève avait si bien apprécié ses auteurs classiques qu'il ne s'est jamais séparé d'eux, qu'il les portait avec lui dans ses campagnes, et que leur lecture faisait son délassement pendant les courts instants de repos que lui laissaient les guerres continues auxquelles il prit part.

Dix-huit mois après qu'il eut quitté les bancs du col-

lège, la guerre éclata. Une formidable coalition de tous les souverains de l'Europe se forma contre la France, et vint, en 1792, l'assaillir sur toutes ses frontières à la fois. L'esprit public, exalté par les principes de la Révolution et par le danger qui menaçait l'indépendance de la patrie, fit courir aux armes tous les jeunes gens qui avaient un cœur généreux, et les engagea dans une carrière où plusieurs d'entre eux se distinguèrent, et où quelques-uns parvinrent à un haut degré d'illustration. Le jeune Habert n'hésita pas et s'engagea le 1^{er} septembre 1792, dans le 4^e bataillon des volontaires de l'Yonne.

Il y fut nommé capitaine le même jour, et, le 3 du même mois, il fut reconnu comme lieutenant-colonel en second du même bataillon. On appelait alors lieutenant-colonel l'officier que l'on a désigné depuis par le nom de chef de bataillon.

Cet avancement rapide et extraordinaire dans les grades militaires peut nous étonner aujourd'hui, mais alors il n'avait rien de surprenant. Les volontaires nommaient eux-mêmes leurs officiers ; les hommes du même bataillon se connaissaient presque tous, puisqu'ils sortaient du même arrondissement, et celui d'entre eux qui se faisait remarquer par sa bonne mine, sa résolution, son ardeur patriotique et son instruction inspirait de la confiance à ses camarades et était reconnu comme capitaine de sa compagnie, dès que celle-ci était réunie, et ensuite chef de bataillon, dès que le bataillon était formé. C'est ainsi que le jeune Habert, âgé de dix-huit ans et demi, devint en trois jours, de simple volontaire, commandant du 4^e bataillon des volontaires de l'Yonne. Cette marque d'estime et de confiance que lui donnèrent ses camarades fait déjà son éloge, et la suite prouva qu'il avait été bien jugé.

Envoyé à l'armée du Nord, il fit la campagne de 1792, qui ne s'ouvrit qu'à la fin d'octobre. En arrivant, il fut confirmé dans son grade de chef de bataillon. Il continua à servir dans la même armée, et il fit les campagnes de 1793, de l'an II de la République (1794), de l'an III (1795) et de l'an IV (1796), toujours dans le même grade de chef de bataillon, et, lorsqu'à la fin de 1793, l'armée fut réorganisée et formée en demi-brigades, en remplacement des régiments, il commanda un bataillon dans la 407^e demi-brigade.

L'article de la *Biographie des Contemporains*, dont on a parlé plus haut, ne donne aucun détail sur la part que le commandant Habert prit à la guerre, pendant ces cinq années, et ne fait pas même mention des combats et des batailles auxquels il assista comme acteur, quelque glorieux et avantageux qu'ils fussent pour la France. On peut expliquer ce silence en pensant que le général, devant résumer dans un court article biographique sa longue carrière militaire, remplie de faits d'une grande importance, a cru devoir passer sous silence les premières années de sa vie, où il n'agissait que comme officier subordonné, sans initiative qui lui fût propre.

Les faits qui se sont passés sur la frontière du Nord pendant ces cinq années, sont très-graves et très-importants, et suffiraient pour illustrer un militaire qui y aurait pris part, quelque fût son grade. On va les rappeler succinctement :

La campagne de 1792 s'ouvre à l'armée du Nord par l'attaque de Lille, que les Autrichiens bombardent pendant cinq jours, du 2 au 6 octobre.

Les secours amenés à la place-attaquée par le général

Labourdonnais, venant de Soissons, et par le général Beurnonville, accourant de la Champagne, obligent l'ennemi à renoncer à son entreprise et à se retirer avant d'y être contraint par la force. Le général en chef Dumouriez commença ses opérations le 25 octobre, gagna la bataille de Jemmapes le 5 novembre, et envahit ensuite toute la Belgique, dont il se rendit momentanément maître.

La campagne de 1793 est désastreuse pour la France. La confusion et l'anarchie règnent à l'intérieur ; le désordre, l'indiscipline et la désertion désorganisent l'armée, qui manque des choses les plus nécessaires pour vivre, se mouvoir et combattre, faute d'une bonne administration militaire. Ses opérations commencent, dès le mois de février, par les sièges de Maëstricht et de Vinloo. Les troupes, trop disséminées, sont battues à Aix-la-Chapelle et obligées de se retirer sur tous les points. Dumouriez les rassemble et livre la bataille de Nerwinde, le 18 mars, la perd, se retire, et peu de jours après se révolte contre la Convention. Ne pouvant entraîner son armée dans sa rébellion, et menacé d'être arrêté par elle, il cherche un asile chez les Autrichiens, avec lesquels il avait traité. L'armée continue à se retirer dans le plus grand désordre ; la désertion y fait des vides immenses, et elle ne s'arrête que sous la protection des places fortes. L'ennemi la suit dans sa fuite et fait le siège de Condé, dont il veut s'emparer avant d'aller plus loin. Dampierre, successeur de Dumouriez, est tué en cherchant à secourir cette place, qui est prise, ainsi que Valenciennes ; Dunkerque est assiégé en même temps que le Quesnoy. En août, la République est à deux doigts de sa perte. Houchard est nommé général en chef en remplacement de Dampierre. Il gagne

la bataille de Hondschoote, le 8 septembre, et secourt Dunkerque. Le 11 du même mois, le Quesnoy est pris par l'ennemi, et, le 15, l'armée française est mise en déroute complète à Menin ; elle s'enfuit et ne se rallie que sous les canons de Lille. Jourdan succède à Houchard dans le commandement de cette malheureuse armée, et, le 16 octobre, il gagne la bataille de Watignies et force l'ennemi à se désister du siège de Maubeuge.

La cause de tant de désastres tenait à l'indiscipline, à l'inexpérience et à la désorganisation de l'armée et à son manque de confiance dans les officiers qui la commandaient. Les volontaires n'avaient presque aucune instruction militaire, leurs officiers n'en avaient guère plus qu'eux ; ils étaient tous rebutés par les fatigues et les privations. Les soldats et les volontaires ne se connaissaient pas ; ils n'avaient pas de confiance les uns dans les autres, ni dans leurs officiers, depuis le capitaine jusqu'au général en chef. Ils étaient quelquefois saisis d'une terreur panique qui les faisait fuir devant un danger imaginaire ou peu redoutable, ce qui n'a jamais lieu dans une armée disciplinée, aguerrie, ayant confiance dans ses officiers et ses généraux.

Il est bien à regretter que nous ne sachions rien de ce qu'a fait le jeune Habert dans les positions critiques où son bataillon s'est trouvé dans cette malheureuse campagne. On ne peut pas douter qu'il ne s'y soit fait remarquer par son extrême bravoure et l'énergie de son caractère ; car c'est dans ces circonstances que se révèlent les hommes faits pour commander, et qu'ils acquièrent l'ascendant sur leurs camarades et leurs subordonnés. L'éducation militaire de ces valeureux jeunes gens se fit promptement au milieu des revers qu'ils venaient

d'éprouver, et, dès l'année suivante, ils furent d'intrépides soldats.

La campagne de l'an II (1794) fut dirigée par Pichegru, nommé général en chef de l'armée du Nord. Son aile gauche, placée sous les ordres des généraux de division Moreau et Souham, commença son mouvement dans les derniers jours de mars, et, le 28 avril, elle remporte une première victoire à Moucroën, et une seconde victoire, le 10 mai, à Courtray. Le 18, elle livre un violent combat et remporte, à Turcoing, une victoire sur les Anglais, qui sont mis en déroute. Le 13 juin, Macdonald livre un grand combat à Hoogdele et reste victorieux ; Pichegru prend Ypres le 17 juin. Le 26 du même mois, prise de Charleroi et bataille de Fleurus, gagnée par Jourdan, qui était venu renforcer l'aile droite de l'armée du Nord, amenant avec lui les généraux Kléber et Marceau. La conséquence de cette victoire est la conquête de presque toute la Belgique.

Pendant que l'armée prend un peu de repos, les quatre places fortes occupées par l'ennemi sont reconquises ; Landrecies d'abord, puis Valenciennes, qui se rend le 29 août ; enfin, Condé et le Quesnoy capitulent quelques jours après. Les grandes opérations reprennent leur cours un moment suspendu, et l'armée achève la conquête de la Belgique ; puis elle marche sur le Rhin et remporte une victoire à Alten-Haven. Jourdan atteint la rive gauche du grand fleuve, le 6 octobre, qui est salué par une acclamation générale. Pichegru arrive sur la rive gauche du Wahal, le 10 du même mois. La campagne s'achève par la conquête de la Hollande, qui s'effectue pendant l'hiver et sur la glace.

Ces prodigieux succès sont dûs aux talents des géné-

raux sortis, la plupart, des rangs des volontaires, à l'intelligence des officiers tirés de la même mine ou pris parmi les soldats, au courage de tous, et surtout à l'ardente passion de la liberté et de l'indépendance qui animait l'armée.

La *Biographie des Contemporains* se tait encore sur les faits particuliers qui se rapportent au jeune commandant Habert, pendant cette mémorable campagne; elle néglige de dire quelle part y prit la 107^e demi brigade, et même de faire connaître à quelle division elle était attachée. Mais ce que l'on peut affirmer en toute assurance, c'est que le jeune Habert, doué d'un caractère énergique et inflexible, y prit les sentiments qui régnaient dans tous les rangs de l'armée du Nord, ceux de ces illustres chefs, les généraux Jourdan, Moreau ¹, Kléber, Marceau, Macdonald, etc., c'est-à-dire l'amour de la patrie et de la liberté, le dévouement aux devoirs militaires, l'humanité dans la guerre, la plus sévère probité et le désintéressement; soldats, officiers, généraux n'ambitionnaient pour récompense de leurs travaux qu'un décret déclarant que l'armée avait bien mérité de la patrie. Ces sentiments étaient si profondément gravés dans les cœurs que, par

¹ On place ici Moreau, malgré sa conduite coupable en 1813, parce que, pendant la République, il fut un modèle de dévouement, de désintéressement, d'abnégation et de modestie. Sa haine contre la tyrannie de Napoléon l'a égaré, lui a enlevé la rectitude du jugement et l'a rendu criminel. Il aurait dû supporter les petits traits d'animadversion de l'empereur, comme il avait supporté les injustices du Directoire. Napoléon avait un sentiment instinctif de malveillance contre Jourdan, Moreau et d'autres, parce qu'ils n'étaient pas ses créatures, qu'ils avaient grandi sans lui, et ne s'étaient pas courbés sous son autorité absolue.

la suite, sous l'Empire, les grades, les décorations, les titres nobiliaires ne les effacèrent pas entièrement chez un grand nombre, et que beaucoup d'officiers et de généraux restèrent républicains jusqu'à leur mort, confondant toujours dans un même sentiment la patrie et la liberté. C'était dans les armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle que ces sentiments éclataient le plus vivement ¹.

L'an III fut signalé par la paix conclue avec la Prusse, le 5 avril ; la paix avec la Hollande, le 16 mai, et la paix avec l'Espagne, datée du 12 juillet.

La campagne de l'an IV (1796) ne présente rien de remarquable à l'armée du Nord, qui reste en Hollande et en Belgique, sous le commandement en chef du général Beurnonville.

¹ Les exemples de cette persistance sont nombreux, même parmi les ducs et les maréchaux sortis de ces armées. J'en rapporterai un pris dans un rang moyen et chez un officier obscur. Après les désastres et les malheurs de la France consommés par la prise de Paris par les armées alliées, en 1814, une convention militaire stipula la rentrée des garnisons occupant les places fortes étrangères. Je revenais en France avec le colonel Baraillon, qui avait servi dans l'armée de Sambre-et-Meuse comme capitaine du génie. Son exaltation patriotique prit un libre cours en traversant l'Allemagne. Il parlait sans cesse du général Jourdan, des exploits de son armée, de ce qu'il y avait fait lui-même, et, s'animant de plus en plus, il battait quelquefois les Allemands qui nous conduisaient et ceux à qui il cherchait querelle. Ce fut bien pis lorsque nous eûmes repassé le Rhin à Mayence. Il chantait la *Marseillaise* et évoquait l'armée de Sambre-et-Meuse, comme s'il avait pu la faire sortir de terre pour se précipiter avec elle sur les alliés. Le gouvernement de la Restauration l'a maintenu en activité de service, mais assurément il ne lui a pas fait changer d'opinion.

Pendant les campagnes de l'an V et de l'an VI (1798 et 1799), le chef de bataillon Habert se trouve transporté sur un autre théâtre de la guerre et sous un nouveau chef. Il ne s'agit plus ici de livrer de grandes batailles et de vaincre les ennemis extérieurs, mais de vaincre et de pacifier la Vendée, tâche qui a été l'écueil de plusieurs généraux et de plusieurs armées de la République. Elle est confiée au jeune général Hoche, qui réunit sous son commandement les trois armées répandues dans les provinces de l'Ouest sous le nom d'armée des Côtes de l'Océan.

La notice biographique ne nous donne aucun détail sur les services que le commandant Habert rendit pendant ces deux campagnes, elle nous apprend seulement qu'il servit successivement comme chef de bataillon dans la 107^e demi-brigade, dans le cadre d'une brigade destinée à l'expédition d'Irlande, préparée par le général Hoche, et comme adjoint à la 1^{re} division militaire, dont Rennes était le chef-lieu.

Le jeune général en chef était doué de talents militaires de premier ordre, et de talents politiques et administratifs non moins éminents. Il possédait toutes les vertus du guerrier-citoyen : la dignité dans le commandement, la fermeté, la prudence, la loyauté, l'humanité et le désintéressement. Par ses habiles dispositions militaires et son activité, par ses négociations avec les chefs vendéens, et ses ménagements pour les prêtres, qu'il respectait et auxquels il témoignait une prudente confiance, il parvint à soumettre et à pacifier la Vendée, en même temps qu'il déjouait les tentatives de débarquement essayées par les Anglais et les émigrés. Il obtint la pacification de la Bretagne en employant les mêmes moyens, et mérita l'estime

et la confiance des populations insurgées depuis si longtemps en guerre avec la République. Hoche était l'égal de ces grands hommes de l'antiquité qu'on nous a fait admirer dans les collèges ¹.

La Vendée et la Bretagne étant pacifiées, le général Hoche forma le projet d'une descente en Irlande, pays qui ne demandait qu'à se séparer de l'Angleterre; il avait le dessein d'affranchir cette île et d'y fonder une république amie de la France. Ayant fait adopter son projet au Directoire, il s'occupa, de concert avec le ministre de la marine, à en préparer l'exécution; c'est dans ce but qu'il organisa le cadre d'une brigade étrangère, dans lequel entra le commandant Habert. Ce cadre était destiné à incorporer les Irlandais qui se soulèveraient et viendraient joindre l'armée.

Cette circonstance et les fonctions d'adjoinct à la 17^e di-

¹ J'ai connu à Brest un lieutenant-colonel appelé de Monistrol, qui, dans sa jeunesse, a été son aide-de-camp. Il était Vendéen, et toute sa famille était engagée dans le parti royaliste. C'était alors une tactique employée par un grand nombre de familles de ce pays de placer un de leurs membres dans le parti républicain, afin d'être à l'abri des tracasseries de l'autorité locale et de jouir de quelque sécurité en donnant ce gage de leur adhésion au gouvernement, et afin d'avoir un protecteur en cas de malheur. M. de Monistrol parlait volontiers du général Hoche, et toujours avec une profonde vénération. Il vantait sa justice, son humanité, sa loyauté, la sûreté de sa parole donnée à ses ennemis, et sa fidélité à tenir ses engagements envers les chefs vendéens ou bretons, lors même qu'il les soupçonnait de vouloir le tromper. Il disait que, si tous les chefs du gouvernement lui avaient ressemblé, la France aurait été heureuse d'être gouvernée par de tels hommes, et que la République aurait été le meilleur gouvernement. Après la mort de Hoche, il revint parmi les siens et ne reprit du service que sous la restauration des Bourbons.

vision militaire, font penser que le commandant Habert n'était pas attaché à un corps particulier, qu'il avait quitté la 407^e demi-brigade, et qu'il faisait partie de l'état-major de la division dont Rennes était le chef-lieu.

Le commandant s'embarque à Brest sur le vaisseau *l'École*, le 25 brumaire an V (20 novembre 1796), et l'escadre, portant 20,000 hommes de débarquement, mit à la voile, du même port, le 26 frimaire suivant (16 décembre). La saison n'était pas favorable pour prendre la mer, à cause des gros temps qui règnent ordinairement à cette époque ; la traversée n'étant pas longue, on espérait arriver et éviter la flotte anglaise qui surveillait nos côtes. Mais la fortune, qui semblait s'attacher à traverser les desseins de Hoche, suscita une effroyable tempête qui dispersa l'escadre et emporta au loin la frégate sur laquelle étaient le général et l'amiral. Elle se rallia cependant au bout de quelques jours et parvint dans la baie de Bantry, point désigné pour le débarquement, sauf trois frégates, dont l'une portait les deux chefs de l'expédition. Privée de direction, l'armée ne put débarquer, et la crainte de voir paraître la flotte anglaise, obligea l'escadre à revenir sur les côtes de France, ce qu'elle ne fit pas sans beaucoup de peines. Peu de temps après, la frégate amirale arriva au rendez-vous, et n'y trouvant pas l'escadre, elle fut elle-même obligée de regagner nos côtes au milieu de grands hasards, étant obligée de passer à travers les flottes ennemies.

Malgré l'insuccès de cette expédition, le Directoire ne renonça pas à menacer et à inquiéter l'Angleterre en Irlande. Il expédia, sur une faible escadrille, le général Humbert, qui débarqua heureusement dans ce pays avec

15,000 hommes seulement. Il devait être suivi de 40,000 hommes, qui ne purent partir faute d'argent et de matériel naval, tant le gouvernement était à bout de ressources. Le commandant Habert, qui était attaché à la brigade du général Humbert, s'embarqua une seconde fois pour l'Irlande dans le port de Brest, sur la frégate *la Coquille*, le 27 messidor an VI (18 juin 1798), et parvint sur les côtes de cette île ; mais il fut fait prisonnier sur la frégate, qui tomba entre les mains des Anglais après un rude combat, livré le 21 vendémiaire an VII (13 octobre 1798). Le brave général Humbert, abandonné à lui-même avec une si faible troupe, livra plusieurs combats heureux, et finit par être fait prisonnier avec ce qui lui restait de soldats. Le commandant Habert fut renvoyé en France sur sa parole et fut échangé le 24 floréal an VIII (16 juin 1800).

Devenu libre, il partit aussitôt pour porter des dépêches en Egypte au général en chef de l'armée d'Orient. Il toucha à Alger, où il devait conférer avec le consul de France et lui faire connaître les intentions du gouvernement consulaire relativement aux marchés qu'il devait passer avec des négociants algériens, pour faire arriver des vins en Egypte. Il continue sa navigation en longeant les côtes de Barbarie, et arriva, en quatorze jours de traversée, dans le port d'Alexandrie, après avoir échappé à toutes les croisières anglaises. Ne pouvant pas ou ne devant pas rester en France, il resta en Egypte à la disposition du général en chef, qui était alors le général Menou. Ce dernier, après la mort de Kléber, avait pris le commandement suprême par suite de son rang d'ancienneté parmi les généraux de division, rang qui n'était peut-être pas celui du mérite. Le 1^{er} brumaire an IX (22 oc-

tobre 1800), il attacha le commandant Habert à sa personne et le prit pour un de ses aides-de-camp.

Les Anglais ne voyaient pas sans jalousie et sans inquiétude l'Égypte entre les mains des Français, et résolurent de leur enlever cette conquête. Ils pouvaient se flatter de réussir, parce qu'étant maîtres de la mer, ils empêchaient la France d'envoyer des secours à son armée d'Orient, et que l'autorité française était encore trop récente en Égypte et pas assez solidement établie pour tirer du pays les ressources nécessaires à sa défense contre la puissance formidable de l'Angleterre; d'ailleurs si une première tentative échouait, les Anglais étaient toujours les maîtres de la renouveler. Ils envoyèrent donc une armée en Égypte, qui débarqua dans la rade d'Aboukir, le 8 mars 1801.

Le commandant Habert fit la campagne de l'an IX (1801) en sa qualité d'aide-de-camp du général en chef et reçut le grade de colonel sur le champ de bataille d'Alexandrie, appelée aussi bataille de Canope, livrée le 30 ventôse an IX (8 mars 1801). Cette bataille, perdue par les Français, décida du sort de l'Égypte, qu'ils durent évacuer, en conséquence d'une convention par suite de laquelle ils rentrèrent en France sur les vaisseaux anglais.

A son retour, le colonel Habert, âgé de 27 ans, reçut le commandement du 105^e régiment de ligne, avec lequel il fit les campagnes de l'an XI et de l'an XII (1803 et 1804), aux camps de Boulogne et de Santes; celle de l'an XIII (1805), au camp de Brest. Il ne prit aucune part à la guerre qui eut lieu cette année-là en Allemagne, laquelle se termina par la mémorable victoire d'Austerlitz.

Toutes les guerres faites à la France antérieurement à la paix d'Amiens, excepté l'expédition d'Egypte, ont été justes, légitimes et nécessaires, parce qu'une nation a incontestablement le droit de changer ses lois et la forme de son gouvernement comme elle l'entend, et celui de repousser une injuste agression et l'invasion de son territoire ; repousser l'ennemi de chez soi est même le premier devoir d'une nation qui veut rester indépendante. La guerre d'Egypte n'était ni juste ni nécessaire ; eût-elle réussi, elle n'aurait pas forcé les Anglais à faire la paix ; mais, pour réussir, il aurait fallu que la France fût maîtresse de la mer, ce qui n'était pas ; c'était au contraire son ennemi qui avait cet avantage. Elle a échoué et devait échouer. Elle a donné Malte aux Anglais, qui n'ont pas voulu l'abandonner, quoiqu'ils s'y fussent engagés par le traité d'Amiens ; elle a été la cause de la rupture de cette paix générale et la cause de toutes les guerres subséquentes. D'autres causes s'y sont jointes pour engendrer de nouvelles guerres ; ce sont les pertes de territoire infligées aux puissances continentales à la suite de leurs défaites et l'incompatibilité des principes de la Révolution, que la France portait avec elle, avec les principes des vieux gouvernements qui ne pouvaient les souffrir à côté d'eux, et surtout l'orgueil national humilié des quelques peuples vaincus et pressurés.

Le colonel Habert fut bientôt appelé à la grande armée, où il fut, à la tête de son régiment, le 105^e de ligne, les campagnes de l'an XIV (1806) et de 1807. Il prit part à toutes les affaires qui eurent lieu dans cette mémorable et glorieuse guerre. Il se signala d'une manière particulière et montra des talents militaires qui se développèrent de plus en plus, à mesure qu'il s'élevait en grade. Dans

la première de ces campagnes, celle de 1806, il fit partie du corps d'armée commandé par le maréchal Augereau, qui, à la bataille d'Iéna, occupait la gauche du champ de bataille. Le régiment du colonel Habert prit six pièces de canon, un drapeau, et rompit les lignes prussiennes qui lui étaient opposées ; cette victoire décisive fut remportée le 14 octobre 1806.

Plus tard, à la sanglante bataille d'Eylau, livrée le 8 février 1807, le maréchal Augereau, grièvement blessé, fut emporté hors du champ de bataille ; son corps d'armée fut presque entièrement détruit ; tous les généraux furent tués ou blessés, et le colonel Habert prit le commandement de ce qui restait, rallia ses débris, fut démonté deux fois, et continua à les commander jusqu'à l'arrivée du général Compans, envoyé par l'empereur ; il resta pendant vingt-quatre heures sur le champ de bataille et conserva le commandement de la 1^{re} division, réduite à 1,500 hommes.

Le 7^e corps d'armée, mutilé, fut dissout, et ses restes furent répartis dans les différents corps de la grande armée. Le colonel Habert passa, avec le régiment qu'il commandait, dans le 4^e corps, sous les ordres du maréchal Soult.

L'armée, après cette terrible et sanglante victoire, gagnée sur les Russes, revint prendre ses cantonnements d'hiver sur la basse Vistule, où elle se reposa de ses fatigues jusqu'au commencement de juin 1807. La campagne se rouvrit dès les premiers jours de ce mois, et le 40, eut lieu la bataille d'Helsberg, où le colonel Habert eut une nouvelle occasion de montrer son courage et sa fermeté. Son régiment eut à soutenir la charge de la nombreuse et puissante cavalerie russe, qu'il repoussa, s'é-

tant formé en carré sans donner aucun signe d'hésitation. Cette charge fatigua nos lignes d'infanterie et de cavalerie, mais ne put enfoncer le carré du 105^e régiment. Dans cette action, le colonel Habert eut un cheval tué sous lui et fut lui-même frappé de deux coups de feu, l'un à la tête, l'autre à l'épaule, et resta, malgré ses blessures, sur le champ de bataille, où il reçut, après le combat, les félicitations des maréchaux et des généraux présents.

Les nombreux services de cet intrépide officier furent récompensés, à diverses époques, comme ils le méritaient. Il fut nommé membre de la Légion-d'Honneur, le 11 décembre 1803, lors de la fondation de cet ordre; officier le 1^{er} juin 1804, à la création de l'Empire. Après la paix de Tilsitt, il reçut le brevet de commandant du même ordre le 11 juillet 1807. Le titre de commandant a été changé depuis la Restauration en celui de commandeur. Enfin, il fut nommé général de brigade le 18 février 1808.

La paix étant faite au nord, la guerre survint au midi, et l'Espagne fournit de nouveaux champs de bataille, où les succès et les revers se succédèrent pendant longtemps. Notre armée eut à combattre non-seulement les troupes régulières espagnoles, portugaises et anglaises, mais encore la nation entière armée en guérillas, remplie de haine et de fureur contre nous, se laissant emporter à des actions d'une horrible cruauté contre les malheureux soldats qui tombaient dans ses mains, ne respectant ni les malades ni les blessés.

Le général Habert prit part à cette longue et stérile guerre pendant six ans, depuis son commencement jusqu'à sa fin. Il se rendit en Espagne après la paix de Tilsitt et fit toutes les campagnes dans le 3^e corps, à l'armée

d'Arragon et de Catalogne, et, quoique général de brigade, il a presque toujours commandé une division. Il s'est trouvé aux affaires et aux sièges qui ont eu lieu en Catalogne et dans le royaume de Valence. C'est là qu'il montra ses grandes qualités militaires et qu'il s'acquit la réputation de l'un des premiers généraux de l'Empire.

Souvent livré à lui-même et surpris par des guérillas, qui l'attaquaient de nuit, il a supporté avec constance les fatigues de cette ingrate et cruelle guerre, et a fait souvent payer bien cher aux Espagnols leurs attaques imprévues et les atroces barbaries qu'ils exerçaient, de concert avec les habitants, contre les malheureux Français dont ils pouvaient s'emparer.

A la bataille de Tudela, livrée le 23 novembre 1808, et gagnée par le maréchal Lannes, il commandait l'avant-garde sous les ordres du général Mathieu. Ce furent ses troupes qui enfoncèrent l'aile droite des Espagnols et qui entrèrent dans Tudela, où elles prirent huit pièces de canon.

A cette époque de sa carrière, les actions militaires du général Habert commencent à être consignées dans l'histoire, et nous rapporterons ce qu'en dit l'historien du *Consulat et de l'Empire*, afin de mettre en parallèle son récit avec la notice biographique rédigée par le général. Voici comment s'exprime M. Thiers (t. ix, p. 239) : « Il (Lannes) porta aussitôt la division Maurice-Mathieu, l'une des mieux composées et des mieux commandées, sur les hauteurs de gauche qui s'appuyaient à l'Èbre et garda en réserve les divisions Musnier, Grandjean et Morlot..... Les généraux Maurice-Mathieu et Habert, précédés d'un bataillon de tirailleurs, s'avancèrent à la tête du régiment de la Vistule et du 14^e de ligne, vieux régiment

d'Eylau, pour lequel les batailles avec les Espagnols n'étaient pas chose effrayante. Lannes avait donné l'ordre de ne pas trop faire le coup de fusil contre un ennemi supérieur en nombre et avantageusement placé. Aussi dès que les tirailleurs eurent replié les Espagnols, les généraux Maurice-Mathieu et Habert se formèrent en colonnes d'attaque et commencèrent à gravir le terrain. Les Aragonais, plus braves, plus enthousiastes que le reste de la nation, plus engagés par leurs démonstrations antérieures, étaient obligés de tenir, et tinrent en effet avec un certain acharnement. Après s'être bien servis de leur artillerie contre les Français, ils leur disputèrent chaque mamelon l'un après l'autre, et leur tuèrent un assez grand nombre d'hommes. Mais la division Maurice-Mathieu, vigoureusement soutenue, les contraignit, après un combat de 2 heures, à reculer vers Tudela. Lorsque Lannes aperçut que de ce côté le combat ne présentait aucun doute, il ébranla la division Morlot, qui venait d'arriver, et, la faisant appuyer par la division Grandjean, il les poussa toutes deux sur le centre des Espagnols, composé, avons-nous dit, des Valenciens, des Murciens et des Castellans, etc., et rejeta les Espagnols dans Tudela, où le général Maurice-Mathieu avait ordre de pénétrer de son côté. »

Aux sièges de Saragosse, le général Habert commanda plusieurs assauts avec succès ; et lors de l'investissement de cette ville, il s'empara du Monte-Torrero par une manœuvre audacieuse, et trois pièces de canon restèrent en son pouvoir.

Il convient de rappeler ici qu'il y a eu deux sièges de Saragosse : le premier, au mois de juillet 1808, qui n'a pas eu un succès complet et dans lequel le général signala sa

valeur. Cette ville s'étant soulevée, comme presque toutes celles d'Espagne, l'empereur Napoléon envoya un petit corps de troupes de 12,000 hommes, sous la conduite du général Verdier, pour la soumettre. Les événements qui arrivèrent dans cette entreprise sont relatés dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (t. IX, p. 407) :

« Située tout entière sur la rive droite de l'Èbre, Saragosse était entourée d'une muraille flanquée à gauche d'un fort château dit de l'Inquisition ; au centre, d'un gros couvent, celui de Santa-Engracia, et à droite, d'un autre couvent, celui de Saint-Joseph. Le général Verdier avait fait diriger une puissante batterie de brèche contre le château, et s'était réservé cette attaque, la plus difficile et la plus décisive. Il avait dirigé deux autres batteries de brèche contre le couvent de Santa-Engracia au centre, contre le couvent de Saint-Joseph à droite.... »

« Le 2 juillet au matin, de larges brèches ayant été pratiquées au château de l'Inquisition et aux deux couvents qui flanquaient l'enceinte, nos troupes s'élançèrent à l'assaut avec l'ardeur de soldats jeunes et expérimentés. Mais elles essuyèrent, sur la brèche du château de l'Inquisition, un feu si terrible qu'elles en furent étonnées et que, malgré tous les efforts des officiers, elles n'osèrent pénétrer plus avant. Il en fut de même au centre, au couvent de Santa-Engracia. A droite seulement, le général Habert réussit à s'emparer du couvent de St-Joseph, et à se procurer une entrée dans la ville. Mais quand il voulut y pénétrer, il trouva les rues barricadées, les murs des maisons percés de mille ouvertures et vomissant une grêle de balles, etc. »

A une pareille résistance, le général Verdier jugea que, pour prendre la ville, il lui fallait d'autres moyens que

ceux dont il disposait. Il suspendit l'attaque en conservant le couvent de Saint-Joseph, et demanda des renforts, qui lui furent envoyés en vieille infanterie et en grosse artillerie, ce qui porta l'armée de siège à 46 ou 47,000 hommes.

« Le répit laissé aux Espagnols leur permit d'ajouter de nouveaux travaux défensifs à ceux qui existaient précédemment. L'accès de la ville étant libre sur la rive gauche de l'Èbre, ils reçurent des secours en vivres, en munitions de guerre et en hommes, tant qu'ils le voulaient, et leur premier succès augmenta leur courage déjà très-exalté.

« Le 4 août, tout étant prêt dans l'armée française, soixante bouches à feu, mortiers, obusiers, pièces de 16, vomirent leur feu sur le couvent de Santa-Engracia, qui est au centre de la muraille d'enceinte, à un angle saillant qu'elle forme vers le milieu de son étendue. A gauche et à droite de ce couvent se trouvaient deux portes par lesquelles on voulait pénétrer pour se porter rapidement, par une rue assez large, *le Cosso*, espèce de boulevard intérieur qui traverse dans toute sa longueur la ville de Saragosse, et duquel, une fois maître, on pouvait se croire maître de la ville. L'artillerie française ayant réussi, vers midi, à faire taire celle de l'ennemi, et de larges brèches ayant été pratiquées dans le mur d'enceinte, les colonnes d'assaut furent formées, et deux de ces colonnes, une à droite, sous le général Habert, une à gauche, sous le général Grandjean, s'élançèrent sur la muraille abattue aux cris de : *Vive l'empereur!* Les Espagnols, qui n'avaient pas fait consister leur résistance dans la défense d'une enceinte qui n'était ni terrassée ni bastionnée, mais dans les rues barricadées et leurs mai-

sons crénelées, attendaient nos soldats au-delà des deux brèches, et les accueillirent par une grêle de balles dès qu'ils les eurent franchies. La colonne de droite (général Habert), plus heureuse, pénétra la première, et, détruisant les obstacles qui arrêtaient celle de gauche vers la porte des Carmes, l'aida à pénétrer, malgré le feu des maisons, dans une rue, celle de Santa-Engracia, qui descendait perpendiculairement sur *le Cosso*, but principal de l'attaque. Trois grandes barricades, armées de canons, coupaient cette rue. Nos soldats, entraînés par leur ardeur, enlevèrent d'assaut ces trois barricades, prirent treize pièces de canon, tuèrent les Espagnols qui les servaient, et débouchèrent sur *le Cosso*, se croyant déjà maîtres de la ville. Mais restaient sur leurs derrières les insurgés, les uns paysans et moines, les autres soldats de ligne, retranchés dans les maisons et résolus à les faire brûler plutôt que de les abandonner. Il fallait donc revenir pour les débusquer, avant de s'établir sur *le Cosso*. C'est ce qu'on fit, en se battant de maison en maison, perdant du monde pour les prendre, et se vengeant, quand on les avait prises, par la mort de ceux dont on avait essuyé le feu. »

Il est inutile de parler ici des combats que livra la colonne de gauche, et des obstacles qu'elle eut à surmonter pour pénétrer dans la ville, obligée, comme celle de droite, d'enlever de vive force toutes les maisons, l'une après l'autre, et de se barricader pour conserver le terrain conquis.

C'est dans cet état que l'armée de siège apprit les nouvelles de nos revers dans le midi de l'Espagne : l'évacuation de Madrid par le roi Joseph, sa retraite sur l'Èbre, et qu'elle reçut l'ordre de lever le siège de Saragosse,

presque entièrement conquis, et de venir se joindre à lui. On fut obligé d'abandonner la grosse artillerie, qu'on ne put emmener, faute d'attelages.

On a rapporté avec quelques détails les sanglants assauts livrés dans ce mémorable siège, pour en faire contraster le récit avec ce que le général Habert en dit lui-même, en exprimant simplement qu'il commanda plusieurs assauts avec succès, comme s'il cherchait à diminuer plutôt qu'à augmenter la gloire qui lui en revenait.

Les Espagnols reçurent un nouveau degré d'exaltation de ce second succès; ils se crurent désormais invincibles dans leurs murailles et leurs maisons crénelées. Cependant ils travaillèrent avec ardeur à augmenter la force de l'enceinte de la ville, en y ajoutant des ouvrages extérieurs, et celle des couvents qui la flanquaient, en y faisant les travaux qu'ils jugèrent les plus avantageux; ils creusèrent en outre des mines sous les points d'attaques présumés.

Le 3^e corps, sous les ordres du général Junot¹, formé de trois divisions, fut chargé du nouveau siège, et le 5^e, sous le commandement du maréchal Mortier, composé également de trois divisions, dut en couvrir les opérations et le seconder en cas d'absolue nécessité. Le général Junot, arrivé devant la place le 19 décembre 1808, s'occupa d'abord d'en faire l'investissement, d'occuper les hauteurs environnantes de la rive droite et de forcer les Espagnols à se renfermer dans leurs murailles. Il les fit attaquer le 21 décembre. Le général Habert s'empara du Monte-Torrero par une manœuvre audacieuse, et trois pièces de canon restèrent en son pouvoir.

¹ Le général Junot est né à Bussy-le-Grand (Côte-d'Or).

L'Histoire du Consulat et de l'Empire fait mention de cette action sans nommer le général Habert, et semble en attribuer l'honneur au général Grandjean. On y lit (t. IX, p. 554) : « Le 24 décembre, la division Grandjean avait, par une manœuvre hardie et habile, occupé le Monte-Torrero, qui dominé la ville de Saragosse, et sur lequel les Arragonais avaient élevé un ouvrage ; tandis que la division Suchet, du corps de Mortier, se rendait maîtresse des hauteurs de Saint-Lambert, sur la rive droite de l'Èbre, et que, sur la rive gauche, la division Gazan, appartenant au même corps, emportait la position de San-Gregorio, etc. »

On doit conclure de ce passage, ou que l'historien s'est trompé et a fait confusion, ou que le général Habert commandait une brigade de la division Grandjean, avec laquelle il s'empara du Monte-Torrero. Cette dernière supposition est peu probable, d'après ce que l'on a vu précédemment ; car, dans le premier siège, ces deux généraux avaient des commandements distincts. Quoi qu'il en soit, le rôle que joua la division Grandjean dans le mémorable siège de Saragosse est considérable, et l'on ne trouve ni dans la notice biographique, ni dans *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*, aucun fait attribué personnellement au général Habert.

On connaît ce siège extraordinaire où 14,000 Français, postés sur la rive droite de l'Èbre, et 8,000 sur la rive gauche, lesquels n'agirent que dans la dernière période des attaques, ont forcé une place défendue par 40,000 hommes de garnison animés du courage et du fanatisme les plus exaltés ; où, après avoir enlevé les fortifications, il a fallu faire le siège de chaque maison en particulier, et quelquefois prendre successivement les différents éta-

ges de la même maison. L'histoire militaire moderne n'offre rien de semblable.

Après la paix de Saragosse, le commandement du 3^e corps fut confié au général Suchet, aussi habile militaire que bon administrateur, lequel, secondé par le général Habert, parvint, en assez peu de temps, à rendre la confiance à ses troupes rebutées par l'affreux siège qu'elles venaient de faire et par les privations qu'elles avaient endurées. Il sut les nourrir, les habiller, les pourvoir de ce qui est le plus nécessaire, sans trop fouler l'Aragon, et leur rendre leur bonne humeur et leur énergie; après quoi il les mena à l'ennemi. L'armée espagnole, renforcée, commandée par Blake, s'avancait, pleine de confiance, contre les Français. Le général Suchet l'attendit à Maria, dans une position bien choisie, lui livra bataille, et remporta une victoire signalée. Le général Habert commandait l'infanterie de réserve, et, avec cette troupe, il culbuta 6,000 Espagnols qui n'avaient pas été entamés par les belles charges du 4^e hussards et du 13^e de cuirassiers, et finit ainsi la journée. L'ennemi, précipité dans d'affreux ravins, fut mis dans une complète déroute, et abandonna une vingtaine de canons sur le champ de bataille. Cette action eut lieu dans le mois de novembre 1809.

Cette victoire, en éloignant pour longtemps l'armée espagnole de l'Aragon, permit au général Suchet de donner la chasse aux bandes de guérillas qui le désolaient, d'y ramener un peu de tranquillité et de l'administrer régulièrement, par l'intermédiaire des autorités locales. C'est dans cette chasse aux guérillas que le général Habert supporta de grandes fatigues, déploya la plus grande activité, et montra ce que la nature lui avait accordé de

prudence et de vigilance. Il leur infligea de nombreuses défaites et parvint, conjointement avec d'autres chefs de colonne, à les obliger à quitter la province et à se contenter désormais de rôder autour de sa frontière, sans oser se hasarder dans l'intérieur. Nous ne connaissons aucun fait particulier relatif à cette guerre de surprise et d'attaques nocturnes ou en plein jour.

Le général Suchet, ayant nettoyé sa province de ces bandes incommodes, s'occupa, conformément aux ordres qu'il avait reçus, du siège de Lérida, place forte située sur la Sègre, et y marcha avec un corps de 13 à 14,000 hommes. La veille du jour fixé pour l'ouverture de la tranchée, il apprit qu'une armée de secours, commandée par le général O'Donnell, s'avancait pour s'opposer au siège. Il la laissa s'approcher à la distance d'une journée de marche, lui livra bataille le 23 avril 1810, dans la plaine de Margalef, la mit en complète déroute, lui fit 6,000 prisonniers, et lui prit une grande quantité de canons et de bagages, après quoi les attaques commencèrent et se poursuivirent sans trouble.

Les brèches étant faites et rendues praticables, le général Habert commanda l'assaut, qui fut brillant, coûta peu aux Français, mais beaucoup à l'ennemi. La ville fut emportée en moins de deux heures, et les troupes et une partie des habitants rejetés dans le château, qui se rendit le lendemain.

L'Histoire du Consulat et de l'Empire rapporte ce qui s'est passé à cet assaut, et dit que deux brèches étant faites, deux colonnes furent formées pour les attaquer ; le général Habert et le colonel Rouelle, de service ce jour-là aux tranchées, les commandaient.

« A la chute du jour (13 mai 1810), quatre bombes ayant

donné le signal, les deux colonnes fondirent des tranchées sur les brèches, les gravirent, malgré un feu épouvantable de front et de flanc. Arrivées sur le rempart, elles furent un moment ébranlées ; mais le général Habert les ramena, l'épée à la main, et elles entrèrent dans la ville, qu'elles trouvèrent barricadées en arrière des bastions qu'on venait d'emporter.... On fit tomber, l'un après l'autre, les obstacles élevés en arrière des brèches. Le général Harispe enleva le pont de la Sègre, et de toutes parts nos colonnes entrèrent alors dans la ville, poussèrent pêle-mêle la garnison et la population vers les rampes qui conduisaient au château. »

Le combat de Salces fit honneur au général Habert. Avec moins de 4,800 hommes et un escadron de mousquetaires, il battit 4,000 Espagnols retranchés, s'empara de leur camp, de leurs bagages, et fit plusieurs centaines de prisonniers, au nombre desquels étaient plusieurs officiers, et parmi eux le brigadier-général Garcia-Navaro. Ce combat n'est pas mentionné dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Le général Suchet devait, d'après ses instructions, s'emparer des places de Mequinenza, Tortone et Tarragone, après avoir pris Lérida. Pour accomplir une telle tâche, il disposait d'une armée active de 48,000 hommes, ce qui était bien peu. Il commença par la première, qui lui présenta très-peu de difficultés ; s'en étant rendu maître, il s'approcha de Tortose, place régulièrement fortifiée, pourvue d'une enceinte bastionnée, d'un château et de plusieurs ouvrages avancés. Le général Habert contribua puissamment à l'investissement, sur la rive gauche de l'Èbre, sur laquelle s'élevait la place, en attaquant le col de Alba, et en rejetant dans la ville les troupes qui

l'occupaient. Il repoussa avec succès une sortie de la garnison qui avait pour but de tourner nos ouvrages par leur droite et de les détruire. A la tête du 5^e léger et du 116^e de ligne, il repoussa l'ennemi jusque dans la place ; les carabiniers et les grenadiers étaient pêle-mêle avec les Espagnols, qu'ils conduisirent ainsi jusqu'aux palissades du chemin couvert.

Voici comment s'exprime l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* sur le siège de Tortose (t. XII, p. 540) :

« Le général Suchet ouvrit la tranchée, du 19 au 20 décembre.... La place comptait 11,000 hommes de garnison, un bon gouverneur et des approvisionnements considérables.

« La tranchée, ouverte hardiment, très-près de l'enceinte, avait été poussée avec vigueur et de manière à perdre peu de temps en travaux d'approche..... La garnison multipliait ses sorties, dans l'intention de ralentir nos travaux, et, le 28 décembre notamment, elle en avait exécuté une considérable, non par les fronts attaqués, ceux du sud, mais par ceux de l'est, afin de surprendre nos tranchées en les tournant ; 3,000 hommes, vigoureusement conduits, avaient brusquement assailli nos travailleurs, tué plusieurs officiers du génie et commencé à mettre le désordre dans nos tranchées, lorsque les généraux Habert et Abbé, accourus avec les réserves des 44^e et 116^e de ligne et 5^e léger, les avaient arrêtés court et ramenés dans la place, la baïonnette dans les reins, après leur avoir pris ou tué 400 hommes. »

La place se rendit le 2 janvier 1811.

Après la prise de Tortose, le général Habert fut chargé, par le maréchal Suchet, de la mission de s'emparer du fort de Saint-Philippe, au col de Balaguer. Ce fort, d'un

difficile accès par sa position sur une montagne dominant la grande route de Tarragone, qu'il commande, était d'une importance extrême pour faire le siège de cette place. Ce n'était que par là que les convois et surtout la grosse artillerie pouvaient arriver. Le général n'avait que quatre obusiers de 6 pouces, qui ne pouvaient tirer que de bas en haut. Il fallait donc employer la ruse et l'audace pour réussir. On parla de le faire. Pendant ce temps les obusiers se placèrent, l'infanterie s'approcha par les défilés et par le bord de la mer, sous les murs du fort. Sur le refus du commandant espagnol de se rendre, les obusiers tirèrent, l'escalade fut ordonnée et le fort emporté une heure après. Il y avait dedans douze pièces de canon, beaucoup de munitions de guerre et de bouche. Le général ne perdit que très-peu de monde dans cette attaque brusquée.

On doit remarquer que le général Habert donne le titre de maréchal au général Suchet, un peu par anticipation, car il n'obtint ce dernier grade de la hiérarchie militaire qu'après la prise de Tarragone.

La route qui longe le bord de la mer étant devenue libre par la prise du fort de Saint-Philippe, le général Suchet se disposa à entreprendre le siège de l'importante place de Tarragone, bien fortifiée, ayant une ville haute entourée de murailles, défendue par une nombreuse garnison, pourvue d'une puissante artillerie, bien approvisionnée en munitions de guerre et de bouche, et, de plus, protégée par l'artillerie des vaisseaux anglais. Ce siège était une opération des plus difficiles et dans laquelle on pouvait échouer, malgré le courage de l'armée et l'habileté des officiers du génie, parce qu'outre les opérations du siège, il faudrait probablement faire tête à une armée

de secours qui viendrait le troubler. Pour surmonter toutes ces difficultés, l'armée française ne comptait que 20,000 hommes.

Le général nous dit qu'il commanda l'assaut de Tarragone et eut l'honneur de doubler sa tranchée. L'ennemi avait dans la place 15,000 hommes de troupes de ligne. A la tête de 18 compagnies d'élite, il franchit la brèche, pénétra dans la ville, et, malgré le feu des créneaux des maisons de la grande rue transversale, il passa au fil de l'épée 5,000 hommes ; 10,000 hommes sautèrent par-dessus les remparts.

L'Histoire du Consulat et de l'Empire (t. XIII, p. 277), rapporte au long les incidents de ce siège, qui fut l'un des plus terribles de la guerre d'Espagne ; 20,000 Français s'emparèrent d'une place très-forte, défendue avec acharnement par 15,000 Espagnols bien commandés. Ils durent prendre d'abord, par une attaque régulière et un assaut meurtrier, le fort Olivo, qui dominait la ville haute, puis le fort Francoli par un second assaut, puis la ville basse par un troisième assaut, et enfin la ville haute par un quatrième assaut, celui qui fut commandé par le général Habert. Ce dernier est le plus horrible que les annales militaires modernes aient enregistré jusqu'à ce jour, et c'est parce qu'on s'attendait à une attaque désespérée que le général Habert fut choisi pour commander et diriger cette exécution ; on se rappelait la vigueur qu'il avait montrée à Lérida, et, dans l'état où se trouvait l'armée de siège, un insuccès la compromettait et pouvait la perdre. Le siège de Tarragone commença le 21 mai 1811 et finit le 28 juin suivant.

Le général Suchet fut récompensé des succès continus qu'il avait obtenus depuis qu'il commandait le 3^e corps,

par le bâton de maréchal, et le général Habert, qui l'avait si bien secondé, par le grade de général de division, qui lui fut conféré par brevet du 25 juin 1811.

Après la prise de Tarragone, il devint gouverneur de Tortose et de la province, en attendant l'ouverture de la campagne de Valence. Quelques jours après son installation dans ce poste, le général espagnol Andriani partit de Murviedo (l'ancienne Sagonte), avec 3,000 hommes, pour surprendre le poste retranché d'Amposta, tenir la campagne sur la rive droite de l'Èbre et gêner les communications de ce côté. Le poste résista. Quatre compagnies d'élite et vingt-cinq cuirassiers furent envoyés à son secours ; le général Habert n'avait plus que 800 hommes disponibles ; avec ce peu de monde, il prend la route d'Alcédona pour couper la retraite à l'ennemi ; le détachement, sur Amposta, chargea les Espagnols et leur tua beaucoup de monde. Andriani fit sa retraite sur le village de Fréginales, où il trouva le général. Poursuivis vivement en queue, acculés à une montagne, les Espagnols jetèrent leurs armes et se sauvèrent en désordre à travers les roches ; on prit cependant 200 hommes, 50 officiers et un drapeau.

Le maréchal Sachet ayant pourvu, avec sa vigilance et ses soins habituels, à tout ce qui était nécessaire à la conquête de Valence, se mit en campagne le 15 septembre 1811, à la tête de 22 à 23,000 hommes, marchant sur trois colonnes, dont la principale était formée de la division Habert. Avant d'entrer dans la riche et magnifique plaine de Valence, il dut s'emparer de Murviedo, ville peu fortifiée, mais dominée par une forteresse bâtie sur un rocher escarpé et inaccessible, occupant l'emplacement de l'ancienne Sagonte, si célèbre par le siège

qu'en fit Annibal, il y a près de 2,400 ans (249 ans avant Jésus-Christ). Cette forteresse était défendue par 3,000 hommes, aussi courageux que ceux que l'on avait rencontrés dans Tarragone. La division Habert s'empara facilement de Murviedo, mais une escalade tentée contre la forteresse n'ayant pas réussi, on fut obligé d'en venir à un siège régulier, en cheminant sur un rocher nu, sous le feu plongeant partout des hautes tours de la forteresse. Tandis que l'armée était occupée à ce siège pénible et meurtrier, le général espagnol Blake partit de Valence avec une armée de 30,000 hommes, dans l'intention de secourir la place. Le maréchal Suchet le laissa approcher, et, le 25 octobre lui livra la bataille de Sagonte, avec 17 ou 18 mille hommes de toutes armes, ayant laissé le reste de ses troupes pour continuer le siège. Le général Habert commandait la gauche, qui se trouvait à cheval sur la grande route. C'était nécessairement sur ce point que l'ennemi devait faire sa principale attaque pour débloquer le fort de Sagonte, que la division avait à dos. Le général Habert arrêta les efforts de l'ennemi dans le village de Pouzol, où celui-ci avait placé sa meilleure infanterie; il tourna ce village, dans lequel il fit 600 prisonniers; une charge du 24^e dragons, sur la grande route, compléta le désordre de l'ennemi, et les hauteurs d'Espuck¹, emportées, assurèrent le gain de la bataille, dans laquelle la division prit huit pièces de canon. Cette victoire fit tomber le fort de Sagonte.

Le maréchal Suchet marcha aussitôt sur Valence, dont il voulait s'emparer. Arrivé devant cette grande ville, il reconnut bien vite qu'il n'en pourrait faire l'investisse-

1 De Paig.

ment complet, s'il ne lui venait du renfort; ce n'était pas avec 17,000 hommes qui lui restaient, qu'il pouvait l'attaquer et la prendre, car elle était protégée par une enceinte fortifiée et par des retranchements extérieurs, et, de plus, défendue par une armée.

C'était à ce petit nombre d'hommes qu'étaient réduites les forces du maréchal, après les pertes essuyées dans les combats précédents, et après le détachement qu'il venait de faire pour conduire en France les prisonniers saisis à la bataille de Sagonte et dans le fort de ce nom. Il demanda des renforts, qui lui furent envoyés sans retard. En les attendant, il investit la ville, sur la rive qu'il occupait. Le 26 décembre, les renforts étant arrivés, il ordonna d'occuper l'autre rive. Le général Habert reçut l'ordre de passer à gué le Guadalavia à son embouchure, de chasser l'ennemi du Lazaret, où il était retranché, de pousser des partis sur les rives du lac d'Albuféra, et de faire sa jonction avec le général Harispe. Quoique incommodé par les bâtiments anglais et par le feu de front et de flanc des retranchements ennemis, le passage s'effectua sans beaucoup de perte, parce qu'il fut rapide; le général se lia par sa gauche à la 2^e division, et l'investissement se trouva heureusement exécuté.

Dans les premiers jours de janvier 1812, on ouvrit la tranchée devant les ouvrages extérieurs de la place, et on obligea le général Blake à les abandonner et à se renfermer dans l'intérieur des murailles. Ce général et les habitants, ne voulant pas s'exposer au sort de Saragosse et de Tarragone, se rendirent le 9 janvier, et le général Blake, ainsi que son armée, forte encore de 18,000 hommes, furent faits prisonniers de guerre.

L'armée de Blake, renfermée dans Valence, ayant mis

bas les armes, et la ville s'étant rendue, le général Habert reçut l'ordre d'aller soumettre le corrégiment de Denia. Il remplit sa mission avec zèle et sans tirer un coup de fusil. Gandia et autres petites villes ouvrirent leurs portes. Denia, capitale de la province et port marchand, fit comme elles. Il trouva sur les remparts vingt pièces de canon, et, dans la ville, des magasins nombreux pleins de marchandises anglaises, qui furent saisies pour le compte du gouvernement.

Il maintint l'ordre et la discipline ; il n'y eut aucune vexation ; les habitants n'eurent qu'à se louer dans cette province des officiers et des troupes qu'il commandait. La reddition de Valence et la défaite de l'armée de Blake, conduite en France, prisonnière de guerre, ayant donné une espèce de paix à ces contrées, le général Habert eut un congé de trois mois, après l'expiration duquel il vint reprendre le commandement de sa division. Un peu de repos lui était bien nécessaire, après de si nombreux et de si rudes travaux.

Tandis que le maréchal Suchet gouvernait en paix les pays conquis soumis à son commandement, nos armes avaient été malheureuses sur d'autres points de la péninsule : la perte de la bataille de Salamanque, livrée le 22 juillet 1812, par le maréchal Marmont, avait tout compromis. L'armée d'Arragon était débordée par sa droite, et lord Murray avait fait, sur ses derrières, un débarquement à Tarragone. On dut évacuer une partie du royaume de Valence, et venir prendre une nouvelle ligne sur le Xucar. Le maréchal Suchet partit avec une division d'infanterie et la cavalerie, et marcha sur lord Murray, laissant sur la nouvelle ligne la division du général et celle du général Harispe. Le général avait son

quartier général à Alzira ; deux régiments d'infanterie, le 14^e et le 16^e, étaient campés en avant de la ville, ayant un bataillon d'avant-garde sur la grande route de Saint-Philippe, et un piquet de hussards en avant de Corxagente ; son artillerie, le reste de sa cavalerie et le 17^e régiment d'infanterie étaient en réserve. Le duc de Parque vint l'attaquer avec deux divisions, fortes à peu près de 12,000 hommes. Celle du prince d'Angleterre arrivait par la grande route, tandis que celle de Roche, longeant le Xucar, devait attaquer la gauche et se jeter dans Alzira. Une autre division, commandée par Ellis, devait tenir en échec la division Harispe. Une reconnaissance faite le matin, dans laquelle on avait pris deux officiers et un assez grand nombre d'hommes, avait prévenu positivement de l'arrivée de l'ennemi. Peu de temps après la rentrée de la reconnaissance, le bataillon d'avant-poste est obligé de se replier.

Le général, après avoir donné ordre à la réserve de se porter en avant d'Alzira, et au 16^e régiment de se diriger sur la gauche pour s'opposer à Roche, se met à la tête d'un escadron du 4^e hussards et du 4^e de ligne, charge avec impétuosité sur la grande route, qui, dans un endroit et pendant une demi-heure, est encaissée par des murs de jardins, rejette dans Corxagente tout ce qu'il rencontre et, dans cette ville, on se trouve pêle-mêle ; les rues sont encombrées de morts et de blessés ; la mêlée est d'autant plus affreuse que l'ennemi, dans sa déroute, ne pouvant pas s'écarter à droite et à gauche du chemin, à cause des rivières inondées, et par conséquent ne pouvant se sauver assez vite, était obligé de combattre. L'ennemi perdit dans ce combat glorieux (puisque les Français étaient un contre dix) 800 tués ou blessés, 700 prisonniers, 320 officiers et un drapeau.

Pendant ce temps, le maréchal Suchet avait forcé lord Murray à lever le siège de Tarragone, qu'il avait entrepris, et à abandonner son artillerie. Cette circonstance et l'affaire de Corxagente, qui avaient eu lieu dans les mois de septembre et d'octobre 1813, donnaient encore à l'armée d'Arragon la possession paisible des pays qu'elle avait conquis ; mais la perte de la bataille de Vitoria, livrée le 21 juin précédent, et la marche de l'armée anglo-espagnole sur nos frontières, par la grande route de Madrid à Bayonne, forcèrent le maréchal Suchet à rentrer en Catalogne, à repasser l'Èbre, et, par suite, le Lobrégat, en laissant toutefois des garnisons dans les places fortes. Le général Habert fit l'arrière-garde sans avoir le moindre engagement.

Il fut nommé, par lettres de service du 2 novembre 1813, commandant de la Basse-Catalogne et commandant supérieur de Barcelone. C'est dans ce commandement qu'il fut élevé, par décret du 25 novembre 1813, à la dignité de commandant de l'ordre de la Réunion.

Les désastres de la France se succédaient rapidement et annonçaient la ruine prochaine et la chute de l'empire.

En janvier 1814, le maréchal Suchet dut envoyer à Paris 15,000 hommes de son corps d'armée pour concourir à la défense de la France envahie par les armées coalisées des souverains du Nord, et obligé, peu de temps après, de repasser lui-même les Pyrénées avec le peu de troupes qui lui restait. Par suite de ces événements, le général Habert se trouva bloqué dans Barcelone par 30,000 hommes du côté de la terre, et, du côté de la mer, par plusieurs vaisseaux anglais. Il exécuta plusieurs sorties avec succès, et jamais l'ennemi ne l'empêcha de faire manœuvrer une partie de ses troupes dans la plaine.

On a pu voir, par le récit succinct des événements militaires arrivés dans les provinces mises sous le commandement du maréchal Suchet, que partout cet illustre maréchal a eu constamment des succès dans ses entreprises, tandis qu'ailleurs, les autres maréchaux ou généraux ont eu des succès mêlés de revers, et, en définitive, beaucoup plus de revers que de succès. Cette différence dans les résultats tient à plusieurs causes, dont les principales sont : que le maréchal Suchet avait autant de talents administratifs que de talents militaires, et qu'il usait d'une sage politique envers les Espagnols. Sans fouler par trop le pays, il avait trouvé le moyen de nourrir et d'habiller ses troupes, de réparer leurs armes, d'avoir son artillerie toujours en bon état, ses magasins abondamment pourvus de munitions de guerre et de bouche, les attelages de son artillerie et de ses convois toujours prêts à partir, ses chevaux bien nourris. Il avait, de plus, l'avantage inappréciable d'être parfaitement secondé par les généraux Habert et Harispe, qui faisaient la guerre et administraient comme lui. Ces soins étaient récompensés par la confiance et la force des soldats, gages de la victoire. Si les autres généraux d'Espagne avaient ressemblé aux trois que l'on vient de nommer, l'Espagne aurait été pacifiée aussi facilement que l'Aragon et le royaume de Valence l'ont été par eux.

Enfin, lors de la rentrée en France de Louis XVIII, d'après les ordres du prince lieutenant-général du royaume, ceux du maréchal Suchet, et suivant les conventions passées à Paris le 13 avril 1814, et à Toulouse le 20 du même mois, le général Habert fit la remise de la Basse-Catalogne et de Barcelone au général en chef de Copons, et rentra en France, y ramenant, dans les pre-

miers jours de juin, une division bien habillée, bien équipée, bien payée et nombreuse encore, et qui, sur un autre point, aurait contribué puissamment à la défense du territoire français.

Sous la première Restauration de 1814, le général conserva son grade et ses honneurs, selon les promesses contenues dans la charte constitutionnelle octroyée par Louis XVIII ; il fut maintenu sur le tableau des généraux en activité de service, et fut nommé par le roi grand officier de la Légion-d'Honneur et chevalier de Saint-Louis.

Il ne jouit pas longtemps du repos que la paix avait procuré à la France et au reste de l'Europe. Le retour de Napoléon en France ramena bientôt la guerre. A peine arrivé à Paris, le 20 mars 1815, l'empereur se crut obligé de se préparer à la guerre, pour résister à l'Europe, toujours liguée contre lui, et, dès le 22, le général Habert reçut des lettres de service qui le nommaient au commandement de la 2^e division militaire ; le 6 avril suivant, il fut appelé au commandement de la 10^e division active.

Le 15 juin, l'armée française entra en campagne contre l'Europe coalisée, et porta ses premiers coups sur les Prussiens et les Anglais, qui se trouvaient à sa portée. Le général Habert commandait l'une des divisions du corps d'armée placé sous les ordres du général Vandamme ; et le 16, à la bataille de Ligny, il prit deux fois le village de Saint-Amand.

L'Histoire du Consulat et de l'Empire parle de cette action en ces termes :

« Plus à gauche, c'est-à-dire vers Saint-Amand-le-Hameau, la division Habert, envoyée par Vandamme au secours de Gérard, arrêta très-heureusement la cavalerie

de Jurgas et l'infanterie de la division Tiplikirchen. Cachant dans les blés, qui étaient mûrs et très-élevés, une nuée de tirailleurs, le général Habert attendit sans se montrer à l'infanterie et à la cavalerie prussiennes, et les laissa s'avancer jusqu'à demi-portée de fusil. Alors, ordonnant tout-à-coup un feu de mousqueterie bien dirigé, il causa une telle surprise à l'ennemi, qu'il l'obligea à se replier en désordre. Grâce à ces efforts combinés, nous restâmes maîtres des trois Saint-Amand, sans réussir néanmoins à dépasser le cours sinueux du ruisseau de Ligny, etc. »

Après cette sanglante victoire, trop incomplète pour mettre les Prussiens hors d'état de paraître de longtemps sur le champ de bataille, les deux corps d'armée de Vandamme et de Gérard, qui avaient le plus souffert, furent détachés, sous le commandement du maréchal Grouchy, à la suite de l'ennemi. Le 18 juin, pendant qu'on se battait avec fureur contre les Anglais, à Waterloo, Grouchy fit attaquer les Prussiens, solidement établis derrière la Dyle, à Wavies, et chargea le général Habert d'enlever le pont de cette ville, sur lequel tous les feux de l'ennemi étaient dirigés. Dans cette audacieuse et meurtrière action, le général fut grièvement blessé par une balle reçue dans le bas-ventre, et l'attaque échoua. Ce fut la dernière bataille de la Révolution et aussi de la vie militaire du général Habert ; elle avait commencé en 1792, et s'était continuée, sans interruption, jusqu'en 1815.

Le roi Louis XVIII ayant été remis sur le trône par les alliés, son gouvernement exerça une réaction violente contre les hommes qui avaient pris une part active aux gouvernements de la République et de l'Empire, surtout con-

tre l'armée qui avait combattu à Waterloo, et qui s'était réfugiée derrière la Loire. Les ultra-royalistes croyaient, dans leurs passions aveugles, que l'armée avait trahi Louis XVIII et conspiré unanimement pour ramener Napoléon à Paris; ils l'accablaient d'outrages, et ne désignaient les généraux, officiers et soldats, que sous le nom de *brigands de la Loire*. Ils se plaisaient à exagérer quelques excès, commis en pays étranger, dans les dernières campagnes, excès que les alliés avaient bien vengés sur la France, et qu'il est presque impossible d'empêcher dans le cours de la guerre; ils donnaient le déplorable exemple d'un parti qui renie les défenseurs de la patrie et qui fête les envahisseurs du sol ¹.

¹ Pour faire connaître l'esprit général et le caractère de nos armées, je rapporterai les deux faits suivants :

J'ai connu, à Verdun-sur-Meuse, un chef de bataillon de la 2^e légion de la Meuse, qui avait fait toutes les guerres de la République et de l'Empire. Il était soldat au blocus de Mayence, sous le général Kléber, pendant l'hiver de 1794 à 1795. L'armée souffrait beaucoup du manque de nourriture, de vêtements et du grand froid qui régnait. Un jour qu'il était aux avant-postes en sentinelle avancée, il adressa la parole à la sentinelle allemande placée en face de lui, comme pour passer le temps. Les ennemis n'étaient guère moins malheureux que les Français, car l'Allemand lui dit qu'il n'avait encore rien mangé de la journée. Le Français, qui, par hasard, avait du pain, coupa sa ration en deux, et en donna la moitié à son ennemi. Une autre fois, se trouvant encore en sentinelle avancée, pendant une neige épaisse et très-froide, il alla s'abriter sous le manteau de la sentinelle ennemie, qui l'accueillit amicalement. Des faits analogues se renouvelaient journellement sur toute la ligne.

J'ai vécu familièrement, à Bar-le-Duc, avec un capitaine de voltigeurs à la demi-solde, nommé Etienne; c'était un de ces brigands de la Loire qui avaient combattu à Wavres avec le général Habert. C'était

Je ne rappelle pas ces malheureux temps pour réveiller des haines, heureusement éteintes et qui ne se renouveleront plus, mais pour exhorter les hommes à mettre en pratique le principe de la tolérance politique, non moins salutaires pour les sociétés que celui de la tolérance religieuse, et surtout pour rendre compte de l'état moral du général Habert pendant les dernières années de sa vie.

On se rappelle qu'après la prise de Tarragone, il avait obtenu un congé de trois mois, pendant lequel il vint à Paris pour régler ses affaires. Il avait été nommé baron par décret du 19 mars 1808; les lettres-patentes, datées du 18 juillet 1811, lui furent alors délivrées ¹. Une dona-

l'homme le plus doux, le plus modeste et le plus brave que l'on puisse trouver. En 1812, pendant la campagne de Russie, il n'était encore que sous-officier. A la bataille de Valoutina, il alla saisir de sa main, au milieu de ses soldats, le général russe prince Touchkoff, et l'emmena prisonnier. Le prince tira sa montre et la lui présenta, mais le sergent la refusa et lui dit de la garder. Il était soldat à la campagne de 1806, en Prusse. Un jour que son régiment faisait halte dans un village, il remarqua une porte entr'ouverte, et entra dans la maison, espérant y trouver quelque nourriture. Cette maison était abandonnée de son propriétaire. Il n'y trouva ni pain, ni lard, ni schnaps, mais rien n'était dérangé. En furetant, il aperçut sur le coin d'un meuble, cinq ou six pièces d'un gros, environ 15 centimes, chacune; il les prit et les mit dans sa poche. A peine avait-il fait vingt pas hors de cette maison que sa conscience lui dit qu'il avait mal fait, qu'il venait de commettre une mauvaise action, et il revint aussitôt replacer les pièces de monnaie sur le meuble où il les avait prises. Cette maison avait été visitée avant lui par d'autres soldats, qui avaient vu l'argent et qui l'avaient laissé.

¹ Les armoiries attachées à son titre sont : coupé d'azur et de gueules : l'azur à trois pyramides soutenues d'argent, ouvertes et ma-

tion de 4,000 fr. de revenu lui avait été accordée, par décret du 17 mars 1808, sur des biens situés en Westphalie ; le titre, daté du 25 juillet 1811, lui en fut remis. Une seconde dotation de 4,012 fr. 93 cent., assignée sur des biens situés dans le Hanovre, lui avait été accordée par décret du 2 mars 1811 ; le titre, daté du 30 avril 1812, ne lui fut remis que plus tard. Il est à remarquer que le général, dans la notice qu'il a rédigée pour la *Biographie des Contemporains*, ne parle ni de son titre de baron, ni de dotations. Ayant été payé alors de ses appointements arriérés, et ayant reçu ce qui lui était dû de ses dotations, il fut en état d'acheter une belle maison de campagne dans les environs de Paris, à Marolles (Seine-et-Oise), dans laquelle il se proposait de se retirer, lorsque la guerre serait terminée ; mais le sort en décida autrement.

Rentré dans ses foyers, après la chute de l'Empire et la seconde restauration de Louis XVIII ; grièvement blessé, mis en non activité et à la demi-solde, se trouvant sans autre fortune que son habitation de campagne, beaucoup plus onéreuse que productive, il se vit dans l'honorable pauvreté d'un honnête homme et d'un bon citoyen, qui a servi son pays par dévouement et avec le plus entier désintéressement. Il n'avait pas voulu s'enrichir dans son gouvernement de Tortose, ni s'approprier

connées de sable, surmontées de deux étoiles à six raies d'or ; les gueules chargées à dextre d'une tour donjonnée de trois tourelles, le tout d'argent ; la tour chargée d'un écu de gueules à cinq pals d'argent, à la plante de chauvre du même brochant sur le tout, battu en brèche à senestre d'un lion contrerampant, armé d'une épée d'argent : franc quartier des barons tirés de l'armée, brochant au 9^e de l'écu, et pour livrée les couleurs de l'écu.

quelques marchandises anglaises à Denia, où il en saisit une grande quantité, ni profiter de son commandement de la Basse-Catalogne pour se faire une petite fortune ; malgré les insinuations, qui lui furent glissées dans l'oreille, de penser à son avenir, ses mains restèrent toujours pures, et il n'en est que plus respectable aux yeux de ceux qui préfèrent la vertu à la richesse.

Sa dernière blessure étant à peu près cicatrisée, le général Habert épousa, le 9 mai 1816, Mlle Belloc, et, ne pouvant habiter sa maison de campagne de Marolles, à cause de son peu de fortune, il la vendit et vint se réfugier dans les environs d'Avallon, son pays natal. Le moment n'était pas favorable pour la vente d'une maison de luxe, et il n'en retira pas ce qu'elle lui avait coûté. Il choisit le village de Montréal, situé à trois lieues d'Avallon, pour le lieu de sa retraite. Il y acheta une maison entourée d'un jardin, qu'il paya 9,000 fr. Il acquit aussi une autre petite maison avec son jardin, placée au-dessus de la sienne¹, de laquelle on voyait tout ce qui se passait chez lui ; elle lui coûta 3,000 fr., y compris un pré d'un hectare sur le bord du Serein. Il fit encore l'acquisition, moyennant 40,000 fr., d'un petit domaine à Pancy, provenant de M. Comynet, président du tribunal d'Avallon. Voilà l'emploi des fonds provenant de la vente de la belle habitation de Marolles. Si l'on ajoute à cela son traitement de non activité, de 5 à 6,000 francs, et une indemnité de 1,000 fr. comme donataire dépossédé de ses dotations de Westphalie et de Hanovre, on arrive à un revenu d'environ 9,000 fr. Il est honorable

¹ Cette petite maison appartenait à un vieillard, ex-chanoine de la collégiale de Montréal, nommé Langros.

pour le général de pouvoir rendre compte, par centimes, de sa modique fortune et de sa provenance, et il serait bien à désirer que tous ceux qui ont occupé des grands commandements ou de hauts emplois puissent en faire autant.

Arrivé à Montréal en 1817, il s'occupa activement à organiser sa propriété à sa convenance et de manière à satisfaire aux besoins de sa famille ; il montra dans ces petits travaux autant d'habileté qu'il avait déployé de talent dans la disposition de ses troupes sur les champs de bataille, et se créa une habitation délicieuse. La propriété s'étend sur une partie de la pente méridionale de la colline, depuis la crête occupée par la maison haute jusque vers la base. La maison d'habitation est située à mi-côte, entourée de pelouses, de massifs de beaux arbres, autour desquels circulent de gracieuses allées. Le potager, le jardin fruitier, le verger, sont relégués dans la partie supérieure. La famille sortait par la maison haute pour se rendre à l'église, classée au nombre des monuments historiques. Des jardins, on jouit de points de vue variés et pittoresques sur la rivière et la fertile vallée du Serein, sur les vignobles des collines qui l'encadrent ; sur les ruines du château de Montelon, et au loin, dans le fond du tableau, sur les sombres forêts du Morvand. Le général consacra à ces travaux les faibles ressources de sa modique fortune, et ne put les achever qu'en plusieurs années.

Il n'était pas dans une assiette d'esprit qui lui permît de jouir de cette paisible et agréable retraite. Son âme était obsédée par les malheurs de la France, qu'il avait vue si grande et si respectée, à laquelle il avait voué sa vie, à l'élévation de laquelle il avait contribué par ses

travaux, et qu'il voyait si petite et si abaissée. Les calomnies et les outrages versés sur l'armée, dont il prenait sa part, lui dont la vie était si pure, et sur ses compagnons d'armes, qui avaient, comme lui, accompli un devoir sacré envers leur pays, l'irritaient d'abord, et le plongeaient dans une noire mélancolie, qui minait sa forte constitution, et que la solitude et les douleurs qu'il ressentait de sa dernière blessure ne faisaient qu'augmenter. Il était révolté de voir des hommes qui devaient tout à l'empereur se déchaîner contre lui et l'outrager pour acquérir un titre à la faveur des Bourbons ; son caractère inflexible ne pouvait excuser leur conduite, qu'il regardait comme une félonie. Ces sentiments étaient ceux de presque tous les officiers rentrés dans leurs foyers.

Un des plus cuisants regrets du général Habert était de n'avoir pu combattre, en 1814, pour la défense de la France. Lorsque le maréchal Suchet reçut l'ordre d'envoyer à Paris 15,000 hommes pour concourir à cette défense, il sollicita, il pria pour obtenir la faveur de partir; mais le maréchal, réduit à des forces presque insignifiantes, ne voulut pas se priver d'un lieutenant aussi ferme et aussi expérimenté, qui lui était nécessaire dans ce moment. C'est à cette circonstance que le général fait allusion, quand il écrit : *qu'il ramena une division bien habillée, bien équipée, bien armée, bien payée, nombreuse encore, et qui, sur un autre point, aurait contribué puissamment à la défense du territoire français.* Mais ce qu'il aurait voulu, c'était d'être envoyé, avec sa division, à l'armée formée à Lyon, sous le maréchal Augereau. Il disait, dans la plus étroite intimité, qu'il aurait entraîné ce maréchal, et, au besoin, l'aurait forcé à marcher, à se porter dans la Franche-Comté et la Bourgo-

gne, à agir sur les derrières de l'ennemi ; que le sort de la guerre aurait changé par cette diversion, et que la France aurait été sauvée.

Le général Habert était fortement attaché à l'empereur, qu'il regardait comme le représentant de la gloire et de la grandeur de la France ; mais il était loin d'approuver tout ce qu'il faisait. Il blâmait surtout la création d'une noblesse héréditaire et l'empressement qu'il mettait à accueillir les anciens nobles, et il témoignait son opinion par des actes.

On a vu précédemment qu'il rapporte avec soin les dates de toutes les promotions qu'il a eues dans l'armée et dans la Légion-d'Honneur, et qu'il garde le silence le plus absolu sur son titre de baron ; il ne juge pas à propos ou ne daigne pas en faire mention. Il a fallu faire des recherches au ministère de la justice, au bureau du sceau des titres, pour se procurer la date de cette faveur impériale, et pour connaître les dotations dont il fut gratifié. Ce fait nous révèle le fond de sa pensée et nous montre que le républicain de l'armée du Nord vivait encore et n'avait pas été changé par l'Empire. Avec le caractère que nous lui connaissons, nous pouvons affirmer sans hésitation que les idées qu'il a puisées dans sa jeunesse, à l'école de Hoche, de Jourdan, de Moreau, de Kléber, etc., ne se sont jamais effacées de son esprit, qu'il les a confessées et professées sans ostentation pendant toute sa vie, tandis que d'autres, moins retenus, comme Lefebvre, Jourdan, Souham, etc., ne se gênaient pas pour les afficher. On a déjà dit que la plupart des officiers et des généraux sortis des armées de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle et du Nord, malgré les décorations et les titres de noblesse, sont restés républicains

dans le fond du cœur, par la raison que les grands caractères ne se dépouillèrent jamais des grandes impressions reçues dans leur jeunesse. Ces armées étaient des écoles de vertus militaires et civiles, de dévouement à la patrie, de désintéressement, de tous les sentiments qui élèvent l'âme ; elles seront à jamais l'honneur de la France. Puisse-t-elle, au besoin, en retrouver de pareils !

Le général Habert était bon, humain et charitable, et donnait bien souvent au-delà de ce que comportait sa modique fortune, et le plus souvent en secret ; ceux qu'il obligeait devinaient leur bienfaiteur plutôt qu'ils ne le connaissaient. Il était d'une extrême modestie et ennemi de toute ostentation vaniteuse et de parade. La seule récompense qu'il enviât et dont il fît cas, était la conscience d'avoir accompli loyalement son devoir. Cette modestie nous a privé d'avoir le portrait de cet homme illustre ; il n'a jamais voulu le laisser faire ; celui que l'on voit à l'hôtel-de-ville d'Avallon est un portrait de fantaisie peint de souvenir et d'imagination, par M. Belloc, son beau-frère. Il était d'une taille plus élevée que la moyenne, bien proportionné dans tous ses membres ; son attitude était martiale, et sa figure ouverte et bienveillante ; comme il était la droiture même, il s'emportait facilement dès qu'il apercevait chez les autres le manque de bonne foi.

Renfermé chez lui, il ne recevait personne, excepté les membres de sa famille, et quelquefois M. Richard, avocat à Avallon, chargé de ses affaires d'intérêt : le général Boudin de Vesvre, qui habitait le château des Panats, près d'Avallon, venait le voir une fois par an. Très-rarement d'autres personnes étaient admises chez lui. Il n'avait

d'autre distraction que les soins de sa femme et les caresses de ses petits enfants, qu'il chérissait tendrement. Il avait fait de bonnes études; il aimait à relire ses auteurs classiques, et ne s'était jamais séparé d'eux; il les portait avec lui dans ses campagnes; c'était une partie indispensable de son bagage. Il cherchait dans leur commerce un des délassements aux fatigues de la guerre. La première fois que M. Garnier vint chez lui, le général lui dit : « Vous me voyez comme Philoctète abandonné dans son île, et souffrant de sa blessure » Celle dont il souffrait continuellement était, en effet, très-grave: elle s'enflammait de temps à autre, la cicatrice s'ouvrait et laissait sortir quelques fragments de drap; il pensait que la balle avait été mâchée. Son humeur s'assombrissait à mesure que les maux physiques augmentaient, et quelquefois le cerveau s'exaltait, et, dans les derniers temps de sa vie, il était devenu misanthrope.

Enfin, dans le mois de mai 1825, une crise plus violente que les précédentes se manifesta et ne put être calmée; la blessure s'enflamma, s'ouvrit, une fièvre cérébrale se déclara, et en peu de jours termina la vie de l'illustre général, qui expira le 19 mai, à l'âge de 51 ans et 4 mois. Il fut inhumé dans le cimetière de Montréal, où l'on voit sa tombe près de l'église et touchant le mur de soutènement servant de clôture à son jardin, qu'elle domine et qu'elle semble surveiller. Elle est formée d'une simple dalle en pierre, entourée d'une grille en fer. On lit, gravé sur la dalle :

ICI REPOSE

M. le baron Pierre-Joseph Habert, lieutenant-général des armées du roi, grand officier de l'ordre de la Légion-

d'Honneur, chevalier de l'ordre royal et militaire de St-Louis, né à Avallon, le 22 décembre 1773, décédé à Montréal, le 19 mai 1825.

Ce modeste monument nous rappelle le souvenir d'un illustre guerrier, d'un grand citoyen, d'un homme d'une austère vertu, comparable aux grands hommes de l'antiquité, l'honneur de sa ville natale et de l'humble village, témoin de ses douleurs patriotiques. Il est bon de rappeler le souvenir de tels hommes, pour servir de modèles à ceux qui viendront après eux.

Le général Habert, en mourant, a laissé trois jeunes enfants : un fils, qui donnait de belles espérances, et qui est mort à l'âge de 12 ans, au collège de Dijon, et deux filles : l'aînée, Mme Herbelin, s'est fait une réputation justement méritée comme peintre de premier talent, et demeure à Paris ; la seconde a épousé M. Col, ancien receveur particulier des finances à Sens, retiré à Draguignan, son pays natal.

Le général avait deux frères, qui ont embrassé la carrière militaire, et qui sont morts à l'armée avant que leur aîné n'eût acquis le grade de général. Il avait aussi deux sœurs, dont l'une a été mariée à M. Febvre, huissier à Avallon, et de ce mariage est né M. Febvre, maire d'Avallon et membre du conseil général de l'Yonne; la seconde a épousé M. Gouy, lieutenant d'infanterie. La famille Habert n'a plus de représentant mâle à Avallon.

Mme la baronne Habert, quelques années après la mort du général, a vendu toutes les propriétés de Montréal et des environs, et s'est retirée à Paris, son pays natal. La charmante habitation créée par le général a été acquise par Mme Vendeuvre, moyennant 26,000 fr. ; elle a été

bientôt remise en vente et acquise pour le même prix, par M. Quélat, capitaine d'infanterie en retraite; elle est actuellement (1869) habitée par sa veuve, qui l'a conservée et entretenue telle que le général l'a organisée, et ce n'est pas sans émotion qu'on s'arrête à l'ombre des beaux arbres verts plantés par la main de l'illustre général.

Je joins à cette notice les pièces suivantes, que j'ai pu me procurer, dans lesquelles il est fait mention du général Habert.

EXTRAIT
DES DISCOURS

PRONONCÉS PAR M. PHILIPPE DUPIN,

DÉPUTÉ DE L'YONNE

à l'occasion de l'inauguration, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville d'Avallon, des portraits de S. M. Louis-Philippe I^{er}, roi des Français, du maréchal de Vauban, du maréchal d'Avout, prince d'Eckmühl, et du lieutenant-général baron Habert, le 22 septembre 1844.

HABERT.

Le lieutenant-général baron Habert vous appartient encore plus intimement que le maréchal d'Avout. Il est né à Avallon même, et c'est à Avallon qu'il fit de bonnes études, terminées à seize ans et demi. Enfin, c'est aussi avec le 4^e bataillon de l'Yonne qu'il prend son patriotique essor ¹.

Sa vie publique a eu moins d'éclat que celle dont je viens de vous tracer l'esquisse ; sa fortune a été moins haute. Toutefois, cette honorable existence, exclusive-

¹ L'honorable maire d'Avallon, M. Febvre, et le capitaine Goureau, de Vézelay, faisaient également partie de cette phalange dont le département peut s'honorer à juste titre.

ment militaire, est riche de beaux faits d'armes, féconde en traits de bravoure, d'intelligence stratégique, et de dévouement au pays. Le point de départ est la campagne de Belgique, le terme, Waterloo. C'est-à-dire qu'Habert a parcouru, dans toute son étendue, le cercle de notre grande période guerrière. Toujours debout sous les drapeaux, pendant vingt-trois ans, il connaissait à fond la théorie et la pratique de la guerre, sous quelque aspect que la guerre se présentât : guerre maritime sur les côtes d'Irlande, où il tomba pour quelques jours aux mains de l'Angleterre ; guerre emportée des Mamelucks, dans les plaines sablonneuses de l'Egypte ; grande guerre de manœuvres et de batailles rangées en Allemagne ; guerre d'embûches et de surprises en Espagne. Partout il fit preuve de cette ardeur et de cette inspiration des champs de bataille, que vous voyez revivre sur une toile, due à la fois au brillant pinceau d'un artiste distingué et à la piété d'un parent ¹. En un mot, Habert était un de ces officiers zélés, habiles, intrépides, qui semblaient destinés à former, au besoin, la seconde génération des maréchaux de l'Empire, si l'Empire eût vécu davantage.

Le Directoire ² l'avait choisi pour porter, à travers les croisières anglaises, d'importantes dépêches au général en chef de l'armée d'Orient. Napoléon le fit son aide-de-camp ³. Au retour d'Egypte, il fut nommé colonel ⁴. Il

¹ M. Belloc (beau-frère du général), directeur de l'Ecole de dessin à Paris. Dans son tableau, le général est représenté à cheval, dans le feu du commandement, et avec le panache noir qu'il portait toujours les jours de bataille.

² C'est le premier consul qui l'a envoyé en Egypte.

³ Il n'a jamais été aide-camp de Napoléon.

⁴ Il fut nommé colonel sur le champ de bataille d'Alexandrie.

affermit et honora ses épaulettes à Iéna, où il enleva six pièces de canon et un drapeau; à Eylau, où il prit le commandement de sa division à la place des généraux blessés ou morts dans cette meurtrière action; à Heilsberg, où sa belle conduite lui valut les félicitations des maréchaux et des généraux témoins de la constance avec laquelle il avait résisté aux efforts de la cavalerie russe.

Toutefois, le plus glorieux théâtre de ses exploits fut l'Espagne; l'Espagne qui, violemment attirée dans le cercle d'action de la pensée impériale, avait résisté à cette violence, et s'était levée en masse pour défendre sa dynastie et sa nationalité. Lutte sanglante, acharnée, impitoyable; féconde en nobles actions, et souillée par d'odieux assassinats; héroïque dans son grand jour, et trop souvent hideuse dans ses ténèbres, mais grande cependant et féconde en souvenirs.

Tour à tour patient et impétueux, audacieux et prudent, toujours prêt pour l'attaque et pour la défense, le général Habert était éminemment propre à cette guerre. Il s'étudiait à en prévoir les incidents, à en deviner les hasards; il en aimait les périls et les émotions profondes.

Il s'était fait remarquer surtout par la rare et sévère discipline qu'il maintint parmi les troupes placées sous son commandement. Un juge compétent, le maréchal Suchet, avait reconnu en lui les plus brillantes qualités d'un homme de guerre; il lui témoignait une juste confiance en le chargeant des opérations les plus graves et les plus difficiles. Il n'est, pour ainsi dire, pas une ville de l'Aragon, de la Catalogne et de la province de Valence, qui n'ait vu le général Habert l'épée à la main, pas un siège auquel il n'ait pris une part active, pas une bataille à laquelle il n'ait assisté dans cette partie de l'Espagne.

La belle défense de Barcelone couronne dignement cette imposante série de titres militaires, et donne à la dernière partie de sa vie un air d'honorable similitude avec la position de son compatriote Davoust à la même époque. En effet, tandis que le prince d'Eckmühl, bloqué dans Hambourg, luttait avec une heureuse constance, Habert, renfermé dans Barcelone, à l'autre bout de l'Europe, assiégé par terre et par mer, justifiait le noble surnom que lui avaient donné les soldats, le surnom *d'Ajax de la Catalogne*. Comme le maréchal, il tint jusqu'à la fin les hostilités, et ramena honorablement son armée..... Mais il sortit plein de vie de Barcelone, on l'emporta mourant de Waterloo..... La période des grandes guerres était terminée, et, tout en gémissant sur les humiliations et les malheurs de la patrie, les hommes qui avaient ajouté de si mémorables pages à notre histoire, n'avaient plus qu'à jouir en paix des nobles souvenirs qu'ils laissaient derrière eux ¹.

CH. GOUREAU,

Colonel du Génie en retraite.

¹ La brochure contenant les quatre discours m'a été communiquée par M. Lechère, le 25 septembre 1869.